

Station Enter

Du même auteur

Nouvelles

ON N'ARRÊTE PAS LES NUAGES

Fondation littéraire Fleur de Lys, 2004 ; &D&M, 2007.

DERRIÈRE LE MASQUE

Fondation littéraire Fleur de Lys, 2006 ; &D&M, 2007.

Contes

SUCRE D'ORGE

1^{ère} édition, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2005 ;
&D&M, 2007.

PAIN D'ÉPICE

1^{ère} édition, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2005 ;
&D&M, 2007.

PELUCHES

&D&M, 2007.

Alain Daumont

Station Enfer

Nouvelles

&D◉M

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Déposée CopyrightFrance.com

© Alain Daumont, 2008.
www.alaindaumont.com
contact@alaindaumont.com

ISBN 978-2-9171-0505-4

*À Dominique,
ma lumière au bout de la nuit.*

Le Russe blanc du passage Choiseul

J'aperçus Boris pour la première fois passage Choiseul, à Paris. Je le revis plus tard dans un café du côté du musée Grévin, derrière un verre de vin rouge, vêtu du même costume élimé, à carreaux gris presque ton sur ton, et d'un feutre qui délimitait son large front ; il ressemblait à ces portraits d'avant-guerre que j'aimais découvrir dans *L'Illustration*. Il avait l'allure inquiétante de ceux qui ont souffert, qui en portent les stigmates et ne peuvent les cacher. Je m'assis à proximité de lui. Je venais d'acheter des cartes postales anciennes et, après les avoir regardées, mes yeux se posèrent sur son portefeuille resté ouvert. Il était perdu dans ses rêveries. Je lui fis remarquer son imprudence, il sourit et nos regards se croisèrent sur une photo sépia, ovale, protégée par un mica, qui avait dû traverser le siècle. « C'est l'un des rares souvenirs qu'il me reste de ma famille », me dit-il ; puis il ajouta avec un tremblement dans la voix : « Ils ont tous été exécutés en 1917. » Je devais avoir l'air d'un enfant curieux, car

il me dévoila le roman de sa vie ; il parlait parfaitement le français, sans effets de style. Après avoir connu plusieurs fois les prisons soviétiques, il s'était exilé à Paris, non par hasard, mais parce que sa mère l'avait abreuvé de culture française pendant toute son enfance et qu'il avait appris cette langue très jeune, selon l'usage dans les familles aristocratiques russes.

Alors que nous nous retrouvions de façon fortuite dans le même café, il continua, à plusieurs reprises, et moins sur ses gardes, à me conter les horreurs d'un pays dont l'obscurantisme avait fini par causer la perte des siens. Il s'exprimait calmement, avec la pondération et le détachement de ceux à qui l'Histoire a joué un mauvais tour. Jusqu'à présent, seules les pages d'Historia m'avaient prodigué de tels récits, mais son témoignage reflétait la sincérité et son âge en accréditait la vraisemblance. Nos liens se resserrèrent quand je lui confiai qu'un de mes grands-pères s'était expatrié pour échapper au fascisme, avant que s'ouvrent au grand public les prisons du célèbre Benito ; je lui rapportai certains de ses propos concernant les travaux d'irrigation et les centrales électriques qu'il considérait comme un bienfait pour l'Italie, mais je soulignai qu'il n'avait jamais compris ni accepté l'alliance avec les Teutons.

Cet homme avait envahi mon imaginaire. Je ne connaissais que son prénom, Boris, et je m'en contentais ; je ne voulais pas perdre un gramme de cette relation déclinée sur plusieurs époques dans l'ambiance d'un café. Un jour, il me proposa de l'accompagner chez la princesse Akoulina qui tenait salon dans son appartement. Elle réunissait des compatriotes émigrés autour de tables d'échecs, ou au creux de quelques causeuses aux griffes d'aigle dont la dorure avait cessé de raconter une histoire. Je ne m'y rendis qu'une seule fois. Je ne raffolais pas de ces cercles aux lumières

tamisées qui, sans être clandestins, sentaient trop l'exclusion. Pas une ombre de rouge dans les propos énoncés par ces visages décadents qu'auraient prisé Visconti ou Fellini. Que du blanc, plus blanc que blanc ! C'était fascinant, mais je n'avais pas envie d'extrapoler sur qui avait commencé à séduire et qui avait tout refusé en bloc, et l'impression qu'un instant après j'allais entendre « Moteur, scène 4, on la refait ! » me déplaisait. Boris s'en rendit compte, nos rendez-vous se limitèrent alors aux bars à vins. Un jour, il m'interrogea sans préambule :

— J'espère que je ne vous ai pas révélé trop de choses...

Je ne compris pas ce qu'il suggérait ; je lui demandai de préciser sa pensée.

— Vous ne feriez pas partie de la police politique, par hasard ? ajouta-t-il.

Me voulant rassurant, je répondis :

— Il y a bien longtemps qu'il n'y a plus de police politique en France, vous savez !

Je crus ma réponse satisfaisante, mais à tort. Les jours suivants, il ne vint pas et je ne le revis jamais. La photo ovale à la belle couleur de châtaigne portait sans doute trop de secrets.

La nuit s'alourdissait sur Paris comme dans un *Nestor Burma* ou une jolie rousse aux yeux verts joue le rôle de la criminelle. Je remontais les boulevards. Quand le Sacré-Cœur émergea comme à l'accoutumée

Station enfer

d'un halo de lumière artificielle, je fus complètement rassuré. Les paroles d'une chanson d'Anna Prucnal flottèrent quelques instants dans l'atmosphère :

*« Des exilés, voilà ce que nous sommes
Sur la terre des hommes... »*

Présence insupportable

Je me réveille. Je vais à la fenêtre.
Je ne suis pas étonné qu'il soit encore là.
« Qui ? » me direz-vous.
Le chacal qui me surveille...

Sa maigreur me fait songer à Anubis, il aurait pris tout son temps pour ressurgir du plus profond de l'Égypte pharaonique. Une force obscure à laquelle il ne peut échapper le dirige ; il est confiant, calme, sûr de lui. Il a un cœur ensanglanté, fraîchement arraché, en guise de collier autour du cou. Sa maîtresse n'est pas loin, je la sens, elle erre. Elle éprouve une étrange jouissance à me torturer. Bien sûr, je n'ai pas su y faire ! J'aurais dû succomber avec elle, emmuré dans une quelconque nécropole, mais il est dur de dire : « Je vais mourir avec vous. Je vais disparaître pour vous être agréable, pour satisfaire à vos caprices ! » Je n'ai pas eu, je dois l'avouer, ce courage ; même si je l'aimais, ce sacrifice était au-dessus de mes forces. Alors, chaque jour, elle me le fait payer. Très cher. Elle pensait certainement que ces peines à répétition

accéléreraient le processus ; que je vivrais moins longtemps et que j'irais la rejoindre ; que quelque part, dans les ténèbres, nous filerions un amour indécent, contre nature, bien à l'abri des regards ; que ce qui, sur terre, n'était pas permis le serait ailleurs, dans une autre dimension qui admettrait toute attitude licencieuse. Lui ai-je laissé croire qu'entre nous un amour profane serait possible, que je vaincrais mes tabous ? Sans doute me suis-je mal exprimé. J'ai résisté. J'aime de façon exclusive. J'ai en bouche des goûts de violette, des sentiments authentiques. Elle ne l'a pas accepté alors, elle m'a envoyé ce chacal, cet Anubis impressionnant et lugubre, cet embaumeur divin aux yeux injectés de sang. Je le regarde, il me regarde, nous n'échangeons rien ; de son regard n'émane aucune émotion. Ce matin, sa femelle, sûrement inquiète, est venue le chercher. Ils sont partis en se serrant l'un contre l'autre. Parfois, elle le remplace. Hier, quand elle est entrée dans le jardin avec ses petits, j'ai été surpris. Je n'éprouve pas la même chose lorsque c'est elle qui me surveille, je crois que nous communiquons, mais l'omniprésence du chacal modifie son comportement. J'aimerais qu'elle vienne plus souvent. En médiatrice.

Il est revenu ce soir. Il me fait froid dans le dos. Il a quelque chose de sanguinolent autour du cou ; je n'arrive pas à voir, c'est peut-être mieux. J'ai peur. De plus en plus peur. Quand son regard est dur, sa maîtresse rôde, un danger m'entoure. Parfois, je me révolte parce qu'elle est sournoise, parce qu'elle manque de courage pour venir m'affronter ; parfois, j'ose une prière, la sachant inutile, la rage et la colère m'envahissent et je me sens, pour quelques instants, capable de résister à ses assauts. Ma vie a changé. Avant le chacal, je n'étais confronté qu'à des adversaires en chair et en os avec lesquels je pouvais argumenter,

contre lesquels je pouvais me défendre. Mais quel recours ai-je contre l'impalpable, submergé pendant des heures, jusqu'à l'épuisement ? J'ai essayé d'en parler. « Chimères ! » m'a-t-on dit. Rares sont ceux qui ont vécu cette expérience.

Les jours s'égrainent lentement. Je pense souvent à la femme du chacal, il faut absolument que je m'en fasse une alliée. De cette précieuse relation naîtra peut-être un jour ma délivrance. Ce matin, elle est seule devant ma porte. Je crois que nous nous sommes souri ; dans ses yeux passe un message très clair : « Je connais votre souffrance, je l'ai vécue ; mais moi, je suis un animal, je n'ai pu en parler à personne. Longtemps, je suis restée avec cette solitude, cette plaie de l'intérieur qui refusait de cicatriser. Je suis heureuse de vous avoir rencontré... et sachez que le chacal, j'en fais mon affaire. »

Il est revenu aujourd'hui, mais il ne porte plus rien d'effrayant à son cou. Machinalement, je pose ma main sur mon cœur ; il bat normalement, peut-être un peu vite.

Les mois défilent, le chacal passe toujours devant chez moi. Il ne s'arrête plus, mais je sens encore la présence de sa maîtresse. J'ose espérer qu'il ne viendra plus s'asseoir à ma porte.



Un ami très cher m'a dit que la suzeraine invisible d'Anubis avait rejoint la vallée des embaumeurs, qu'elle s'attarde maintenant sur des cas qui lui sont moins familiers. Mon plexus solaire est douloureux et rouge. La cicatrisation prendra du temps. Rê est au zénith. Il n'y a plus de raison de s'inquiéter.

Jérôme Daturon dit le rêveur

Jérôme n'y allait pas par quatre chemins, il avait décidé de participer au tournoi médiéval d'Entrevaux. Il s'imaginait déjà se plaçant devant sa dame pour qu'elle noue délicatement l'étoffe à ses couleurs au bout de sa lance, puis majestueusement combattre comme aux plus belles heures de la chevalerie. Pour elle, pour Dieu, pour le roi ! Depuis qu'il avait vu à la bibliothèque du Petit Palais une gravure de Dürer datée de 1513 portant un titre sombre et sans ambiguïté : *Le chevalier, la mort et le diable*, il avait perdu le goût du travail et la logique n'avait plus droit de cité ; le défi et l'onirisme avaient pris sa place et ce curieux mélange produisait sur Jérôme l'effet d'une drogue. Pour qui n'a approché le monde équestre que dans ses rêves les plus fous, cette inclination paraissait irréaliste. Mais Jérôme ne se décourageait pas et, pendant que Margaux achevait fébrilement la broderie des fleurs de lys sur sa tunique, lui rôdait autour des écuries interdites au public. Il faisait chaud, les palefreniers donnaient régulièrement de l'eau fraîche aux chevaux qui piaffaient

dans leur box. La nuit, il lui arrivait de se glisser à l'intérieur pour humer les odeurs puis il s'endormait, guerroyant aux côtés de Louis le Débonnaire.

Depuis quelques jours, il maîtrisait son rêve, il sentait une présence bienveillante. Parfois, il percevait des mots qu'il ne comprenait pas, mais un soir, il entendit nettement au creux de son oreille : « Renonce, il n'est pas trop tard », puis « Plaie au paturon de ton cheval ». Qui veillait sur lui et d'où venait cette voix ? Les semaines passant, la présence devint obsédante, plus que le tournoi à venir. L'attente qui aurait dû être festive prenait une tournure angoissante. Maintenant, quand Jérôme regardait la gravure de Dürer, il n'y voyait plus que la mort. La situation lui échappait. Quel destin d'un passé enfoui allait ressurgir à Entrevaux, et qu'advierait-il de lui, faux gentilhomme au goût immodeste ? La veille de la joute, dans un vertige et avec un roi sans nom, il vécut la défaite d'une armée à l'avenir en lambeaux.

Une belle matinée d'été... un décor de rêve pour mourir en lice ! Les trompettes se levèrent vers le ciel, leur son si particulier marquait le début du tournoi. Margaux attachait le précieux tissu au bout de la lance pendant que les premiers groupes se battaient sous les ovations et les cris stridents des enfants. Lorsque la sonnerie des cuivres figea le dernier affrontement, les vaincus furent évacués derrière les palissades avec leurs armes brisées. Dans la tribune, le héraut, un gros homme, faisait l'apologie des combattants alors que le dernier des participants se présentait au fond du champ clos. Le sabot de son cheval qui frappait la terre meuble et la petite fumée qui s'échappait de ses narines donnaient un aspect hors du temps à la scène. Jérôme ne répondit pas quand le héraut l'appela, mais un chevalier majestueux portant des armoiries inattendues

entra à sa place dans la lice. D'élégantes plumes noires et blanches ornaient son heaume et deux rangées verticales de fleurs de lys brodées d'or se détachaient de son surcot. Sur l'écusson, à l'endroit du cœur, un scorpion transperçait de son aiguillon venimeux le dos d'une grenouille. L'acier de sa longue pique dont le manche était garni de minuscules têtes de mort aux yeux scintillants comme des diamants renvoyait des éclats de soleil. « Je suis de l'ordre du Nouveau Sépulcre, venu aider celui qui dort ! » déclara-t-il d'une voix forte. La tribune sourit alors que la foule qui s'était approchée s'esclaffait. Il abaissa sa lance, la pointa et éperonna sa monture qui s'élança lentement puis continua dans un galop laissant l'assemblée muette. Arrivé à quelques mètres de son adversaire, il l'ajusta et le désarçonna avant qu'il réagisse, et la foule entendit nettement : « Pour Marie ! »

Après ce spectacle magique, l'assistance en délire qui voulait connaître le nom du vainqueur se précipita vers les écuries. Le cheval noir du chevalier de l'ordre du Nouveau Sépulcre semblait fatigué. Le vétérinaire l'ausculta et découvrit une plaie au paturon droit. « Ce n'est pas grave », dit-il, puis il se tourna vers le valeureux gagnant pour le féliciter, mais il ne trouva au sol qu'une armure encore tiède. On chercha le champion au langage décalé qui avait crié « Pour Marie ! », mais il resta introuvable. Les badauds se dispersèrent, la fête était finie...

« Depuis un lointain passé, moi, sujet du Nouveau Sépulcre, modèle du Chevalier de Dürer, j'ai effleuré du bout de ma lance le rêve d'un garçon téméraire qui aurait négligé la blessure de son cheval. Amoureux sans excuse, il aurait reproduit l'erreur fatale qui me coûta la vie et la perte de Marie. »

Station enfer

Jérôme se réveilla. Il regarda autour de lui, les écuries étaient désertes, il n'y avait personne d'autre que Margaux qui lui tenait la main. La voix aux intonations surnaturelles s'était définitivement tue, il était maintenant le seul à connaître la vérité.

Qui est le jouet ?

Elle me tenait par la main, **la Chose**. Elle m'accompagnait partout. Même dans mon lit, je devais lui laisser une petite place.

La Chose était rassurante, sécurisante, séduisante. Je me sentais protégé. Elle vivait parce que je vivais. J'ai su beaucoup plus tard qu'il y a deux sortes d'humains : ceux qui en possèdent une et ceux qui en sont dépourvus.

C'est, paraît-il, la première chose – si je puis dire – que l'on voit en ouvrant les yeux, à sa naissance. **La Chose** vous regarde avec amour et attention. Elle fait des gestes que l'on ne comprend pas et la tendresse vous envahit, vous nimbe dans un cocon qui s'épaissit d'année en année. C'est apaisant, agréable, troublant même. Pendant longtemps, on en redemande.

Un jour, **la Chose** perd ses poils, ses pattes. Le pire arrive quand elle perd ses yeux, car elle ne vous verra plus.

Station enfer

À la mort de **la Chose**, vous vivez votre propre mort. Elle ne reviendra pas et tout devient contradictoire. Votre corps, votre âme, tout votre être se disloque.

On nous apprend tout... sauf à se méfier de **la Chose**.

Le printemps ne reviendra plus

Elle se tenait courbée, un chiffon à la main, elle essuyait son sang sur le sol ; après chaque délire de la fatalité, tout devait redevenir propre. Ensuite, elle frottait la rampe de l'escalier afin de prévenir tout contact entre ses paumes et celles des autres. Certains jours, elle s'acharnait avec une brosse de chiendent à faire disparaître d'anciennes taches sur son matelas qui restait froid et glacial à cause de toute cette eau. Et quand elle n'épongeait pas, elle pleurait. Lui, il imaginait que la vie reviendrait en elle lorsque la dernière goutte de sang aurait quitté son corps et qu'alors son sourire réapparaîtrait sur son visage, comme autrefois ; mais de douleurs sourdes en spasmes déboussolants, le sort la disséquait avec ses instruments de torture pour la remodeler à son image et il pensait que si Dieu existait, il faisait payer tout très cher. Chaque nuit lui apportait son lot d'anxiété ; il guettait les bruits, le choc du verre cassé, les lampes qu'on allume, les pas, surtout les pas traînant sur le sol. On soupçonne mal ce

qui se passe pendant que le monde dort. Quotidiennement, elle répétait qu'elle s'éteindrait avant l'hiver, alors il en était arrivé à haïr Noël, cette période de joie qu'il chérissait tant dans son enfance. Comme l'artisan de sa réfection, il repoussait mentalement toutes les fêtes dont elle parlait, il jouait sur les dates ; il s'était inventé un nouveau calendrier, avec des réjouissances lointaines. Impossible d'exprimer ce qu'il ressentait ! Il n'osait plus demander : « Comment ça va aujourd'hui ? », car il savait que désormais rien n'irait plus, jamais. Il maudissait les bonnes intentions, les phrases qui assassinent : « Elle est encore bien pour son âge ! » Pour écarter son médecin de ses maux, elle s'inondait de parfum, élaborait des coiffures, aéraït la maison jusqu'au froid déconcertant. Elle lui donnait son propre diagnostic, il aurait presque pu venir se faire soigner chez elle. À chaque visite, il reprenait la même litanie d'une voix monocorde : « Je vous redonne la même chose ? » et comme à l'épicerie, elle réclamait : « J'aimerais aussi ceci, et cela... » qu'elle avait déniché dans des revues de vulgarisation.

Elle lavait du sang.

Elle se lamentait devant la glace, répétant inlassablement que chaque jour l'enlaidissait davantage. Cela l'affectait tant que parfois, au lieu de l'écouter, il se récitait ce merveilleux poème de Baudelaire :

*« Je suis belle, ô mortels !
Comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière. »*

Il avait conditionné son imaginaire, tissant un parallèle avec les artisans marocains qui teignent des étoffes : dans un bac l'indigo, dans l'autre la garance. On imagine mal comment le propre, le neuf, tout ce qui sent bon peut venir à manquer. Pour donner le change, apporter un semblant de crédibilité à ses paroles, il inventait, ouvrant chaque jour la boîte de Pandore du délire en espérant trouver pour elle le mistral gagnant pour une nouvelle existence. Mais de mensonges en illusions, de regards détournés en crises de larmes, il sentait sa réserve d'arguments se vider. Serrer les poings, serrer les dents, assister désarmé, sans broncher, à une histoire qui foutait le camp... il aurait voulu hurler à la mort, lui renvoyer son désespoir, mais il étouffait ses mots, et c'était mieux ainsi.

Elle partit sereine, mais en lambeaux, par petits bouts de vie, comme une bête impuissante qui regarderait la meute de fauves lui fouiller les entrailles. Il désirerait tant gommer de sa mémoire ces moments cruels ! Il y arrive parfois, parfois non. Désormais, il doit vivre avec deux images qui se superposent mal : une où dans un calme lointain, elle est radieuse à sa machine à coudre, et une autre où elle essaie de faire disparaître des taches de sang. Être conscient que chacun cache en son cœur une douloureuse épreuve ne console quiconque alors il préfère s'imaginer en être bionique au cerveau gonflé d'informations bienfaitantes commandant des muscles du plus bel acier. Il s'invente en Vulcain qui ne concevrait sur sa forge qu'une seule machine : celle à remonter le temps. Mais surtout, il voudrait la savoir heureuse, quelque part, au bras de celui qui fut l'homme de sa vie.

La bête des profondeurs

Suffoquer, voir une vapeur noire sortir de sa bouche, souffler dans ses mains, observer la couleur se fixer à ses paumes, remplir des océans de larmes, éprouver dès l'aube l'impression que la mort vous guette, ne plus se réjouir, s'effacer lentement de toute cartographie... on ne peut souhaiter cela à personne !

Tout avait commencé sur la plage, un jour ordinaire – enfin, presque ordinaire... – un des jours qui façonnaient la vie d'Amélie. Elle s'était réveillée nue et recouverte d'un enduit noir, ses doigts effleuraient une surface lisse, et quand elle avait ouvert les yeux, des flacons de toutes tailles s'entassaient devant elle ; vu leur aspect brunâtre, ils avaient dû contenir du sang. Puis elle s'était progressivement souvenue des événements qui l'avaient amenée là...

À force de contempler la mer, sa vision s'était affinée, un gigantesque mammifère marin flottait quotidiennement au large. Un jour, la forme s'était enfoncée et, pendant quelques secondes, un fin jet d'eau avait

marqué l'emplacement. Amélie était entrée dans la cuisine pour prendre un couteau aiguisé et après avoir vidé une petite bouteille et trouvé un drain improvisé, elle s'était entaillé le bras et avait laissé couler son sang. Une scène inouïe quelques jours auparavant. Ensuite, elle s'était dirigée vers le rivage, décontenancée par sa propre détermination car sans comprendre pourquoi, elle pensait qu'elle devait aider cette bête. Après s'être immergée lentement, elle avait deviné, étonnée, des marches sous ses pieds qui éloignaient sa peur. Elle avait ouvert le flacon et piqué cette énorme masse de souffrance qui semblait absorber la sienne. L'animal avait à peine gémi. L'eau de mer ne s'était pas mélangée au sang et elle n'en avait pas été surprise. Sans même savoir s'il était compatible avec celui de cette créature dont elle ignorait tout, elle en avait apporté chaque jour et plusieurs fois, en sortant de l'onde, elle avait croisé un être hybride. « Vous vous y prenez très bien, je n'aurais pas fait mieux », lui avait-il dit, avant de disparaître à son tour dans les profondeurs.

Un mois plus tard, peut-être deux, elle avait éprouvé une grande fatigue, mais quelle importance ! elle en avait vu d'autres. Bien souvent, transparente au milieu d'une foule indifférente, des malaises l'avaient mise à terre ; une fois, un garçon débonnaire lui avait demandé si elle désirait de l'aide, mais elle se sentait déjà mourir et le temps lui avait manqué pour répondre ; sa bouche s'était entrouverte sur une nuée d'insectes qu'il n'avait pas semblé remarquer, était-elle la seule à connaître l'existence des intrus qui encombraient sa vie ? Alors, nourrir une bête avec son sang n'était pas pire que ce qu'elle endurait chaque jour.

Elle s'était assise face à l'océan et laissait ses pensées vagabonder. Elle avait négligé ses plaies qui maintenant lui cuisaient les bras. Elle aurait voulu les

plonger dans l'eau de mer mais elle n'en avait plus la force. L'être hybride l'avait aidé à se relever : « Maintenant, ça va aller. Vous pouvez vous reposer », et elle s'en était trouvé mieux. Avant de rentrer, elle avait emprunté les marches sous-marines mais une eau noire de silence, impressionnante de vide, avait remplacé la bête des profondeurs.

Quelques jours plus tard, en voyant sur l'étal d'un poissonnier un petit cétacé d'un mètre d'envergure de la même race que celui à qui elle avait donné son sang, sa colère était montée. En un instant, elle était passée de l'adversité au larcin, ce qui pour elle confirmait la différence inscrite dans ses gènes ; ce noir qui l'accompagnait depuis toujours en était indubitablement l'émanation. Elle venait d'ajouter à sa fatalité un animal gigotant dans ses bras auquel elle avait l'intention de rendre sa liberté. Ensuite, elle l'avait plongé dans l'océan, et il avait décrit un vaste cercle autour de ses jambes avant de disparaître au large. Elle allait rentrer quand l'être hybride était apparu. Il lui annonça que sa protégée était morte, mais que son dévouement n'avait pas été vain puisqu'elle avait libéré le fruit de sa procréation ; le petit cétacé colporterait la nouvelle aux hôtes des profondeurs pour alléger un peu toute cette obscurité qui l'accablait, une révélation sur sa raison d'être qui lui apprenait que rien ne venait de rien.



Maintenant, Amélie vit entourée d'immatérialités qui gravitent autour d'elle comme autant de satellites dont la planète mère serait sa tête. Elle regarde la jeune femme qui sert des cocktails exotiques sur la plage,

dans un bar qui l'est tout autant. Avec ses bracelets en écaille, fondus dans les chairs de ses frêles articulations, elle pourrait être la fille de l'hybride. Elles se sourient, elles savent. Pour la première fois, Amélie entend le son de sa voix, une phrase qui la suivra toujours : « Celui qui porte son propre sang à la mère des profondeurs ne peut pas être mauvais. »

Parfois, quand le noir rôde près d'elle, elle se sent en danger, mais elle perçoit aussi du gris, et depuis peu du bleu. Elle ne désespère pas de rencontrer un jour le jaune du soleil. Lautréamont est funeste, Baudelaire contagieux alors, elle leur préfère un CD de Vincent Delerm. Elle ouvre la fenêtre, celle de l'océan et de son explication. Un poisson crève la surface et disparaît, *La Vipère du Gabon* passe en boucle ; elle est bien d'accord, *Deauville n'est rien sans Trintignant*. Il ne sort plus d'insectes de sa bouche, mais il flotte encore des taches noires dans son âme. Un jour, elle arriva sûrement à lire le *Manuel sur la patience* posé depuis longtemps sur son bureau...

Table des matières

Le Russe blanc du passage Choiseul	9
Présence insupportable	13
Jérôme Paturon dit le rêveur	17
Qui est le jouet ?	21
Le printemps ne reviendra plus	23
La bête des profondeurs	27
L'exhumé	31
Le cœur de la belle	35
Ce que murmure le vent	37
Les bas noirs	45
Plume	49
Malicia	53
La porte de verre	59
Le bateau céphalée	61
Nuit avec brouillard	65
Supplique médiévale	71
Petit train de nuit	77
Le funambule	79
L'inconnue du cimetière	81
Chienne de vie	85
Ce sera un bel été	89
Manfred le copiste	93
Le voyageur	95
Le fantôme du Maure	105
La femme du port sans nom	111
L'armoire	115

Quinze ans sans larmes.....	119
Kevin et Gaëlle.....	121
Allée des cyprès.....	127
Le petit cheval blanc.....	131
La griffe.....	137
Drôle de vie.....	139
Les dévoreuses de particules de lumière.....	143
Le serpent.....	145
Le rouge-gorge gris.....	149
Nuit carnassière.....	153
L'agueusie de Lope de Aguirre.....	155
Transition.....	159
Un hurlement dans la nuit.....	163
Disloqué.....	167
Le message de l'épeire diadème était clair.....	169
Régressions.....	175
Sous la véranda du diable.....	179
Je suis guéri.....	183
Le voyage à l'envers.....	185
Le cruel parfum des roses.....	189
La chambrière.....	199
Au sujet de l'auteur.....	207